

## VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

LA CONFÉRENCE  
DE MALLARMÉ À BRUGES

02

## Villiers de L'Isle-Adam

En novembre 1886, Georges Rodenbach, l'animateur principal du mouvement littéraire *La Jeune Belgique* qui «traque les vieilles perruques de la littérature» (sic) négocie pour Villiers de L'Isle-Adam une tournée de conférences en Belgique au début de l'année suivante. C'est paradoxalement son concitoyen Maurice Maeterlinck, de sept ans son cadet, qui avait présenté Rodenbach à Villiers en 1886 à Paris. La rencontre avait eu lieu à la fin d'une séance de la revue *La Pléiade*, qu'il venait de fonder avec les poètes gantois Charles Van Lerberghe et Grégoire Le Roy, ainsi que de jeunes auteurs parisiens.

Villiers, dans une lettre du 5 novembre 1886<sup>1</sup> énumère à Rodenbach les conditions matérielles et financières de sa visite dans le Nord. A cette époque, il termine la correction des épreuves de trois nouveaux livres, *Axël*, *Propos d'au-delà* et *L'Adoration des Mages*. Elle est intéressante dans la mesure où Mallarmé, deux ans plus tard, a dû bénéficier d'un contrat similaire :

*Je suis tout disposé à venir offrir, à Bruxelles, ainsi que dans les villes dont vous parlez, les conférences-lectures sur deux ouvrages inconnus, et qui sont peut-être suggestifs. Seulement :*

- 1 - Il serait bien entendu que je ne parlerai dans aucun théâtre : mais dans une salle.
- 2 - Je serais fixé d'avance et d'une façon précise sur les conditions matérielles et le prix de ces conférences.

*Il me semble que vous m'avez parlé de 250 francs, l'une, et de 1 heure et demie (Soit : je m'en remets à vous pour traiter au mieux de mes intérêts, étant littérateur comme vous.)*

*3 - Quant au voyage et aux frais, je pense que ce sont là questions de peu d'importance, étant donné la bonne grâce connue des hôtes belges, bonne grâce que plusieurs des nôtres mettent à ma disposition.*

*Étant fixé sur les premiers points, je pourrais être à Bruxelles le 28 du courant et notre première pourrait avoir lieu et être annoncée pour le premier décembre.*

*Je vous serre cordialement la main - en vous remerciant aussi de votre charmant article sur L'Amour suprême.*

Villiers de L'Isle-Adam  
13, rue de Naples

En réalité, pour des modalités d'ordre pratique, la tournée de conférences ne trouve place qu'en février 1888, soit avec un peu plus d'un an de retard sur

À gch. légende, légende,  
légende

<sup>1</sup> Doc. AML 3047/48

<sup>2</sup> Fondé en 1884, il s'était fixé comme objectif «de tout casser pour remettre notre pauvre bourgeois de pays à la place qu'il devrait occuper» (sic). Le Cercle des XX sera bien vite un vecteur de la modernité artistique en Europe.

le calendrier initialement prévu. À Bruxelles pour le Cercle des XX fondé par Octave Maus <sup>2</sup>, Villiers de l'Isle-Adam raconte par le détail sa rencontre avec Richard Wagner. L'auteur du *Parsifal* était alors bien plus en vogue en Belgique qu'en France où le sentiment germanophobe, conséquence de la guerre de 1870, l'emportait sur toute autre considération. Ce soir-là, il lit également trois de ses *Histoires insolites*. Encouragé par un accueil enthousiaste, il se promet de revenir l'année suivante, un projet qu'une mort précoce, survenue le 18 août 1889, devait réduire à néant. Deux jours après la disparition de Villiers, en tête du *Figaro*, Rodenbach lui consacre un article de trois colonnes qui fait sensation. Rarement, un hommage aussi complet avait été rendu à un écrivain largement méconnu du grand public. Très vite, *La Jeune Belgique*, avec un sens de l'à-propos semblable à celui de Rodenbach, propose à Stéphane Mallarmé de venir donner une conférence sur l'écrivain disparu. Le cachet, intéressant pour l'époque, était de nature à convaincre un homme dont le maigre traitement de professeur d'anglais le contraignait à vivre modestement. Mais il avait aussi le plus vif désir de découvrir Bruges !

### Un homme au rêve habitué...

D'un point de vue intellectuel, Stéphane Mallarmé se réjouit de se rendre en Belgique, un pays avec lequel il a toujours entretenu des relations privilégiées. C'est ainsi qu'il avait délaissé l'éditeur Léon Vanier jugé peu fiable pour Edmond Deman. Le poète Emile Verhaeren lui avait vanté le sérieux et le sens de l'esthétique du Bruxellois. Celui-ci publiera tour à tour *Les Poèmes d'Edgar Poe* (1888), *Pages* (1891) et l'édition posthume *des Poésies* (1899).

«Avec l'éditeur Deman on n'a pas d'emmerdement.», tel est le distique simple et spontané qu'il place en tête d'une lettre à l'éditeur datée du 19 juillet 1888 où il demande les exemplaires de presse des *Poèmes d'Edgar Poe* et les épreuves de *Tiroir de laque* qui paraîtra finalement sous le titre plus sobre de *Pages*. Terre de confluences et de passage entre les mondes latin et germanique, influencée par les courants artistiques venus d'Angleterre, la Belgique donne le ton de la modernité en cette fin de siècle. Bruxelles est devenu l'un des centres d'art et d'artisanat le plus actif au monde. Des hommes d'affaires entreprenants - on pense au Baron Empain qui construit le métro de Paris - et l'apport des richesses inépuisables du Congo, propriété du roi Léopold II, lui donnent une place inespérée dans le concert des grandes puissances économiques.

Après une longue traversée du désert où seul Charles De Coster, l'auteur de la *Légende d'Ulenspiegel*, avait joué un rôle précurseur, de nombreuses revues littéraires comme *La Jeune Belgique*, animée par Max Waller et Georges Rodenbach, *L'Art moderne* d'Edmond Picard et la *Wallonie* d'Albert Mockel, annoncent l'émergence d'une littérature belge francophone originale. Mais imposer le nom de Mallarmé qui, même en France, n'était connu que

d'un petit cercle d'admirateurs, relevait de la gageure. En 1886, Edmond de Haraucourt, lors d'une conférence donnée au Cercle des XX, traitait encore Mallarmé, parmi d'autres, Verlaine et Ghil, «d'assassins de la langue française» ! Il est vrai que le même Cercle, favorable à l'esprit nouveau qui soufflait sur la poésie française, avait également invité Teodor de Wyzewa, le célèbre critique littéraire, le traducteur de Tolstoï. L'orateur avait pris résolument la défense de Verlaine, Laforgue et Mallarmé, les «trois noms des poètes les plus exquis».

Mallarmé ne se fait donc pas prier pour venir parler de son ami disparu. Le poète descend à Bruxelles le 9 février 1890, première étape d'un Tour de Belgique qui le conduira jusqu'à Bruges, après des étapes à Anvers, Gand et Liège. Rappelons brièvement les liens qui unissaient Mallarmé à Villiers. Ils s'étaient rencontrés en 1864 chez Catulle Mendès. L'amitié fut immédiate, réciproque et durable, malgré les fréquentes éclipses de l'écrivain breton. Lorsque la maladie confina Villiers à l'hôpital des Frères Saint-Jean-de-Dieu, Mallarmé constitua un comité d'aide au malheureux écrivain. C'est encore lui que Villiers désignera pour être le témoin de son mariage in extremis.

**Dans une lettre transcrite par sa fille Geneviève l'avant-veille de son départ pour la Belgique, Mallarmé évoque les contretemps qui l'ont contraint à annuler un rendez-vous gantois avec la famille Rodenbach :**

*Paris. 89 rue de Rome  
8 février. Samedi*

*Mon cher Rodenbach,  
Je dicte, comme Mendès tout bonnement, ayant un peu trop la plume aux doigts, pour mon propre compte.*

*Voici, mon pauvre ami, que tout se démolit, comme c'est l'usage, par les dépêches de la dernière heure.*

*Je ne pars que Lundi, et je pars seul. J'apprends, de Bruges, que je ne vaticine, dans cette ville, que le Lundi gras, à la place de Verviers, qui n'a pas lieu. L'amoindrissement des recettes, pour parler ténor, le détraquement que cause le retour de Liège à Bruges et le laps, qui sépare de cette dernière conférence celle faite Mercredi prochain à Anvers, tandis que ma fille, visitait successivement Bruges et Anvers, dans l'itinéraire d'abord arrêté, et revenait près de sa mère, tout cela la décide à ne pas me suivre.*

*Notre si agréable rendez-vous à Gand, avec les vôtres, disparaît. A Gand où j'officie Jeudi, il y a, n'est-ce pas ? peu de chance de répéter une conférence, le Dimanche suivant, chez le Gouverneur, comme vous aviez eu la bonté de me le faire primitivement entrevoir. Toutefois, je laisse cela à votre discrétion, anxieux, après tout, de récolter quelque or et de ne pas revenir les mains trop vides. - «Et une lecture de mes poèmes en prose ou de vers ?»*

<sup>3</sup> La partie entre guillemets est de la main de Mallarmé.

<sup>4</sup> *Vers de circonstance*, Poésie/Gallimard, Paris, 1996, p. 167.

<sup>5</sup> Stéphane Mallarmé, *Empreintes*, article de José Camby «Stéphane Mallarmé en Belgique (1890)», pp. 54-66, Ed. L'Écran du Monde, Bruxelles, 1948.

*Il faudra bien que nous nous rencontrions, cependant, sous des cieux les vôtres ; et je ne vous dis qu'«au revoir, cher ami*

*Votre*

*Stéphane Mallarmé*

*Ma femme, Geneviève, sourient à Madame ; et veuillez, en raison de mes ennuis, m'excuser près de Monsieur votre père.»*<sup>3</sup>

Peu auparavant, Mallarmé, avait adressé à Méry Laurent un quatrain démontrant que le Maître pratiquait aussi l'art de l'autodérision. Son amie semble d'ailleurs avoir vivement encouragé ce voyage proche de l'exotisme susceptible de lui changer les idées :

*(Comme elle est d'avis que je me fais rance*

*Je vais au loin lire une conférence)*<sup>4</sup>

A Bruxelles, Iwan Gilkin, Valère Gille, le directeur de la revue *La Jeune Belgique*, et Albert Giraud sont chargés de lui rendre le séjour le plus agréable possible. Comme cadeau de bienvenue, ils présentent au Maître un volume relié de parchemin, «comme un vieux missel et contenant tous les poèmes de l'invité, tracés en superbe gothique et ornés d'enluminures, de letrines, de culs-de-lampe.»<sup>5</sup> Profondément touché par ce geste d'amitié, Mallarmé demande la permission de le montrer à ses amis parisiens. Valère Gille aura la surprise de découvrir sur la page de garde du recueil que Mallarmé lui a retourné un poème autographe qui commence par ce vers : *La Gloire, comme nulle tempe...*

La première conférence que Mallarmé donne à Bruxelles ne recueille qu'un succès mitigé, comme en témoignent les rares entrefilets de la presse belge. Le Cercle artistique et littéraire de Bruxelles est même contraint de se réunir d'urgence un dimanche sous la pression de ses abonnés qui ne goûtent guère une conférence dépassant largement leur capacité de compréhension. A l'issue de la réunion, un vote quasi unanime invite les organisateurs à ne traiter que des sujets à la portée du public habituel. Mallarmé, informé de cette tempête dans un verre d'eau, aurait répliqué : *«A l'avenir, je me munirai d'une boîte de physique amusante et dès que je m'apercevrai que l'auditoire s'ennuie, je me mettrai à faire des tours»*. Prenant le contre-pied de ces critiques négatives, Émile Verhaeren a relaté la conférence bruxelloise de Mallarmé en y allant d'une charge au vitriol :

*«L'entretien de Stéphane Mallarmé est, certes, le plus indiscutablement haut et grand que le Cercle ait entendu. Et voilà pourquoi des cuistres d'une bêtise régulière et tassée dans les plis de leur front ont tâché de l'écraser sous leurs craquements de bottes en s'en allant après une demi-heure, et pourquoi d'autres tellement lourds, après leur dîner, qu'ils semblent digérer du cerveau et non de l'estomac, ont éructé à l'aise des réflexions si grossières que l'on pouvait*

*croire que c'était le porc aux choux avalé vers les sept heures qui appréciait.»*<sup>6</sup>

*L'Indépendance belge*, le plus grand quotidien de la capitale, qui avait déjà égratigné Mallarmé lors de la première causerie, annonce la suivante en persiflant : *«La conférence aura là son vrai public et peut-être parmi les auditeurs de mardi dernier se trouvera-t-il quelque curieux pour affronter une seconde édition de son étude, afin d'avoir le fin mot de son système de vibrisme littéraire»*. A l'issue de cette soirée, la réserve prudente, voire le scepticisme des auditeurs, se trouve malheureusement confirmée. Mallarmé n'est pas un orateur. Il ne donne la pleine mesure de son intelligence raffinée que devant un cercle d'admirateurs conquis avant même de l'avoir écouté...

### Excelsior !

Épuisé par les conférences qui le font passer par les quatre points cardinaux de la Belgique, Mallarmé arrive enfin à Bruges, terme de son périple. *«J'accepte Bruges à n'importe quel prix, si désireux de l'entrevoir»*, avait-il confié enthousiaste à l'organisateur de la tournée. Un souhait impérieux qu'il avait renouvelé quinze jours plus tard : *«Car je veux voir la Belgique, Bruges surtout»*. C'est Rodenbach qui avait présenté la ville flamande comme la cité qu'il fallait absolument avoir vue dans sa vie mais peut-être également Villiers lui-même : son ancêtre, Jehan de Villiers, seigneur de L'Isle-Adam, un des premiers chevaliers de la Toison d'Or, était mort à Bruges au service du Duc de Bourgogne.

Mallarmé est l'invité d'honneur du Cercle littéraire Excelsior<sup>7</sup> dont le siège se trouve à la Civière d'Or, l'une des belles brasseries qui orne encore actuellement la Grand-Place de Bruges et qui regarde le beffroi.

L'association fondée en 1883 par des étudiants venait de modifier son objectif fondateur, soit l'encouragement de la prise de parole en public, et se proposait désormais de répandre à Bruges le goût des sciences et des arts. À cette fin, elle *«organisera des conférences, des cours d'extension universitaires et créera une bibliothèque d'ouvrages modernes»*. Celle-ci se composera uniquement de titres récents de la littérature française. Les membres doivent, sous peine d'amende (sic), faire une lecture publique d'intérêt général préparée par écrit. Le cercle semble avoir connu des tiraillements internes d'ordre linguistique puisque, à la suite d'une conférence où l'on avait débattu du mouvement flamand, on s'était résolu à interdire des sujets susceptibles de compromettre l'avenir de l'association.

La première grande soirée littéraire publique du cercle se déroule le 14 janvier 1889 à l'Hôtel du Sablon situé dans la rue Nord-Sablon (actuel 21, Noordzandstraat)<sup>8</sup>. Georges Rodenbach, qui réside depuis un an à Paris, donne une conférence qui a pour sujet *«Quelques femmes de Lettres»*. En 1894, alors qu'il commence à se faire un nom à Paris, il revient avec un éloge de l'Académie française, «le seule refuge du Beau» à une époque de «démocratisation à l'excès». Les Quarante avaient pourtant refusé de couronner *Bruges-la-Morte*, probablement pour le motif que l'auteur ne possédait pas la nationalité

<sup>6</sup> Une conférence de Stéphane Mallarmé in *L'Art Moderne*, 16 février 1890.

<sup>7</sup> Pour l'historique du Cercle, se référer à l'article de Fernand Bonneure *De Cercle Littéraire Excelsior en het sonnet van Mallarmé*. Liber Amicorum, André Vanhoutryve, Uitg. Westvlaamse Gidsenkring, Brugge, 1990, pp. 29-37.

<sup>8</sup> Une plaque commémorative y a été récemment inaugurée.

<sup>9</sup> Casteleyn, nom d'un barde flamand.

<sup>10</sup> Zwanze : farce en dialecte bruxellois.

<sup>11</sup> Mardi Gras.

<sup>12</sup> Signature de l'auteur de cette satire : «C'est comm' ça qu'ça finit.»

française. C'est le même qui réussira à faire venir dans une ville demeurée somme toute assez provinciale dans le domaine des arts des personnalités aussi marquantes que Stefan Zweig, le Sâr Péladan ou encore Maurice Barrès.

Pour écouter Mallarmé à Bruges, un public nombreux, dont la langue de culture reste le français, malgré la progression constante du nationalisme flamand, se déplace à l'Hôtel du Sablon. Une semaine auparavant, le *Journal de Bruges* (9-10 février 1890) avait pourtant prévenu les esthètes : «*Lundi prochain, la tribune sera probablement (sic) occupée par M. Stéphane Mallarmé de Paris, le fameux poète décadent, qui heureusement ne parle pas comme il écrit : c'est paraît-il un charmant causeur. Son sujet sera Villiers de L'Isle-Adam*». Deux jours avant la soirée, mis au courant de l'accueil plus que réservé du public bruxellois, le périodique brugeois de la famille Popp, francophile et fort liée aux Rodenbach mais qui semble avoir perdu le contrôle de sa rédaction en la circonstance, répète son avertissement aux lettrés de la ville : «*Nous avons tenu, en donnant ces appréciations de journaux bruxellois, à prévenir nos lecteurs. Que ceux qui n'aiment pas la plaisanterie, même la mauvaise, restent chez eux lundi prochain ; mais que les autres, les curieux aillent écouter M. Stéphane Mallarmé. Ils auront après tout la consolation de se dire : Homo sum et nihil humani à me alienum puto*».

Si Mallarmé a malgré tout gardé un bon souvenir de sa visite à Bruges - avant la conférence, ses hôtes se font un plaisir de le guider dans la ville des canaux parsemés de cygnes -, on doute qu'un public peu rompu aux spéculations philosophiques ait plus qu'ailleurs apprécié sa prestation une fois de plus en demi-teinte. La causerie, couverte un moment par une trompette de carnaval qui passait dans la rue, aurait même déclenché l'hilarité de la salle. Ce qu'il relate sans état d'âme dans une lettre à sa femme : «*Conférence bonne, un peu insignifiante, et je tremblais à cause d'une extinction de voix luttant avec les cornets du Carnaval...*». Plus loin, il fait l'éloge de la ville chère à Rodenbach : «*... Ah ! mes pauvres petits, Bruges que c'est miraculeux, et que j'aurais voulu vous y tenir toute l'après-midi : en voici deux photographies. Il en faudrait cent, et elles ne disent rien...*». Deux jours après la conférence, les Brugeois, sensibles à l'humour de la dérision, découvriront un pastiche du style précieux de Mallarmé, toujours dans *Le Journal de Bruges* :

«*Impression qui dira qu'un homme qui jusques ici vécut dans le Rêve - de le quitter combien tort eut ! - déroisant de Casteleyniformes<sup>9</sup> elucubrations sur un autre homme, qui a également vécu dans le Rêve, produisit sur un public, contre l'Ennui et le Sommeil mal armé ? Et que même plaindre se pourront auditeurs guetapendisés d'avoir été, car prévenus ici même et foulitude cependant. Mais de giratoires et zanzatrices<sup>10</sup> intentions animés, parce que veille d'un bacchanalique lendemain.<sup>11</sup> (...) Secum saxa finit.<sup>12</sup>*

Le passage du cortège de carnaval au moment précis de la conférence correspondait-il à un sabotage d'opposants à la présence du poète français, comme le laisse entendre le «compère peut-être» de la fin de l'article ? Qu'importe ! A Verlaine



A gch. : La Civière d'Or, siège de l'Excelsior. Collection J. Goffin

A drte. : L'Hôtel du Sablon où se passa la conférence de Mallarmé. Collection J. Goffin

qui s'informait de la façon dont les Belges recevaient les conférenciers étrangers, Mallarmé évoquera sans hésiter des «*cités d'accueil exquises et triomphales depuis le premier pas jusqu'aux adieux*». Il parlait bien sûr des hôtes belges et non du public.

De retour à Paris, Mallarmé lit pour la dernière fois sa conférence devant une poignée d'intimes dans le salon de Berthe Morisot (Madame Eugène Manet). Exaspéré par l'hermétisme du texte, on dit que Degas, guère plus perspicace que les Belges, aurait quitté l'assistance en grommelant : «*Je n'y comprends rien, rien !*». Elle sera publiée en primeur dans la revue bruxelloise d'Edmond Picard *L'Art Moderne* (23 février et 2 mars 1890), puis dans la *Revue d'aujourd'hui* (15 mai 1890), et enfin à Paris, pour le compte de la Librairie de l'Art Indépendant, avec un tirage limité à 50 exemplaires.

<sup>13</sup> *Vers de circonstance*, Poésie/Gallimard, Paris, 1996, p. 143.

Rodenbach, l'un des destinataires, remerciera l'auteur par cette lettre où il semble prendre plaisir à l'imiter :

[Paris] 17 décembre 1890.

*Mon cher Monsieur Mallarmé,  
Merci du don précieux de vos pages sur Villiers, tout reparut à vos phrases cajolantes et qu'on tirait des gestes magnétiques, le rappelant vraiment de l'ombre et du silence où la mort l'enfonça.  
Présence si complète que cette mémoire désormais nous hantera même selon votre évocation : l'air d'un roi somnambule dans la chambre de pierrieres où vous l'avez abrité.  
Croyez-moi toujours votre  
Georges Rodenbach*

*Un bon souvenir de nous deux à vous trois, et à bientôt.*

A Edmond Picard, qui l'avait hébergé à Bruxelles, il envoie un exemplaire dédié qui révèle l'aspect le moins connu de Mallarmé, un amateur de calembours faciles ! : *Tant que tarde la saison<sup>13</sup> / De juger ce qu'on fait rance, / Je voudrais à sa maison / Rendre la conférence.*

Le Lac d'Amour et les cygnes légendaires. Collection J. Goffin.



<sup>14</sup> Publié dans le livre jubilaire *Excelsior ! 1883-1893*, en juillet 1893, p.367. Ensuite, dans *L'Art littéraire*, novembre 1893. Republié *ibid.*, juillet-août 1894.  
<sup>15</sup> antique dans la version définitive.

### Le livre jubilaire et le sonnet

En 1893, l'Excelsior tournait grâce à une quarantaine de membres actifs et une centaine d'abonnés de la bibliothèque riche désormais de deux mille ouvrages ! En dix ans, elle avait organisé 137 conférences sur les sujets les plus insolites : *Le divorce, Le surmenage scolaire, Le monde avant la création de l'homme, L'amour et les maîtresses, Les ballons dirigeables...* Pour le dixième anniversaire du Cercle littéraire Excelsior, chaque conférencier est invité à écrire un texte pour le livre jubilaire. En la circonstance, Stéphane Mallarmé compose un sonnet intitulé dans un premier temps *A ceux de l'Excelsior*. Dans les Poésies, il lui donnera un titre plus conforme à son style, *Remémoration d'Amis belges*. «J'éprouve un plaisir à envoyer ce sonnet au livre d'or du Cercle Excelsior où j'avais fait une conférence et connu des amis», note Stéphane Mallarmé dans sa *Bibliographie des Poésies* (éd. Deman, 1899).

A ceux de l'Excelsior <sup>14</sup>

*A des heures et sans que tel souffle l'émeuve  
Toute la vétusté presque couleur encens  
Comme furtive d'elle et visible je sens  
Que se devêt pli selon pli la pierre veuve*

*Flotte ou semble par soi n'apporter une preuve  
Sinon d'épandre pour baume utile <sup>15</sup> le temps  
Nous immémoriaux quelques-uns si contents  
Sur la soudaineté de notre amitié neuve*

*Ô très chers rencontrés en le jamais banal  
Bruges multipliant l'aube au défunt canal  
Avec la promenade éparse de maint cygne*

*Quand solennellement cette cité m'apprit  
Lesquels entre ses fils un autre vol désigne  
A prompt irradié ainsi qu'aile l'esprit.*

Aucun des membres de *L'Excelsior* ne semble avoir eu un réel talent littéraire et la tonalité du poème («vétusté», «pierre veuve»...) rappelle celle de *Bruges-la-Morte*. Mallarmé, dans une écriture sibylline afin de ne pas heurter ses «*Chers rencontrés en le jamais banal Bruges*», n'aurait-il pas rendu un hommage discret à Rodenbach ? Cet «autre vol» ne serait-il pas celui de son ami qui se disait enfant de Bruges et qui avait pris son essor à Paris ? Le dernier tercet se lirait alors de cette façon : «*Quand solennellement la cité, prompte à irradier l'esprit, comme le ferait l'aile d'un cygne (oiseau solaire), apprit à Mallarmé qui, parmi ses fils, un autre vol désigne*». L'ambiguïté de ce passage réside dans «Lesquels» et «vol» qui peuvent aussi bien se rapporter aux «fils de la cité» qu'aux «cygnes».

Dans son dernier recueil, *Le Miroir du ciel natal*, Rodenbach, a écrit un poème qui semble par le choix des mots («l'encens», «*Il se déplie et se replie*»...) prolonger et commenter l'évocation de Bruges par le Maître :

*Le brouillard indolent de l'automne est épars...  
Il flotte entre les tours comme l'encens qui rêve  
Et s'attarde après la grand-messe dans les nefs ;  
Et il dort comme un linge sur les remparts.*

*Il se déplie et se replie. Et c'est une aile  
Aux mouvements imperceptibles et sans fin ;  
Tout s'estompe; tout prend un air un peu divin ;  
Et, sous ces frôlements pâles, tout se nivelle.*

*Tout est gris, tout revêt la couleur de la brume :  
Le ciel, les vieux pignons, les eaux, les peupliers,  
Que la brume aisément a réconciliés  
Comme tout ce qui est déjà presque posthume.*

*Brouillard vainqueur qui, sur le fond pâle de l'air,  
A même délayé les tours accoutumées  
Dont l'élanement gris s'efface et n'a plus l'air  
Qu'un songe de géométrie et de fumées.*

Par une curieuse ironie de l'Histoire, mais le hasard n'existe sans doute pas dans une ville où tout le monde se connaît, la brasserie La Civière d'Or, le siège de *L'Excelsior*, a abrité dès 1900, deux ans après la mort de

<sup>16</sup> *Journal de Bruxelles*,  
10 février 1890.

Rodenbach, les réunions de l'association *Bruges en avant*. Celle-ci s'était assignée comme objectif de contrer le mythe naissant de «Bruges, ville morte». Elle désirait promouvoir la mise en place d'infrastructures touristiques dignes de la renommée et de l'expansion de la capitale de la Flandre occidentale. Dans la brochure rédigée en français et en néerlandais, le curieux pouvait lire : «Lorsque le poète Rodenbach écrivait *Bruges-la-Morte*, nous n'étions pas très heureux. Il est vrai que cet ouvrage a très largement contribué au succès de notre ville à l'étranger. *Bruges-la-Morte* était cependant une définition injuste de notre ville. La qualification «Morte» ne nous plaisait pas du tout.» Sans doute que cette étiquette négative, qui commençait à s'imposer un peu partout dans le monde (même des artistes latino-américains avaient fait le déplacement à Bruges !), n'était pas de nature à attirer les investisseurs économiques ! Et, à l'aube du XX<sup>ème</sup> siècle, cet aspect des choses commençait à prendre de l'importance.

#### **Lettre parisienne de Rodenbach intitulée «Conférences de Stéphane Mallarmé en Belgique». Quelques notes sur le poète.<sup>16</sup>**

*Cette semaine vous entendrez en Belgique, dans les différents cercles artistiques et littéraires, à Bruxelles, Anvers, Gand, et au Cercle des XX, une conférence sur ce pauvre Villiers de L'Isle-Adam faite par son grand ami, le poète Stéphane Mallarmé, dont le nom en ces dernières années s'est allumé d'une soudaine et glorieuse lumière, d'autant plus vive que les œuvres et l'existence de l'écrivain s'entourent volontiers d'un peu d'inédit et de mystère. Son existence ? Elle fut tout entière dévolue au rêve.*

*Mallarmé a aujourd'hui quarante-huit ans; mais très jeune encore d'allure, petit de taille, la figure toujours souriante, les yeux d'un bleu très tendre et très tiède (c'est avec ses yeux qu'il a l'air de sourire), une barbe courte et en pointe qui ne grisonne pas, mais s'argente en un givre qui a plutôt l'apparence d'être artificiel et poudré. Cela complète l'impression très XVIII<sup>e</sup> siècle qu'il donne souvent par sa politesse et sa bonne grâce infinies : Bergère, nommez-moi berger de vos sourires.*

*Tel il va vous apparaître, plein de sérénité souriante. Ce sera à coup sûr du plus subtil et du plus raffiné, de l'éloquence de chambre comme il y a de la musique de chambre - avec ce charme de l'inédit, car c'est la première fois que le poète se produira et parlera en public. Epreuve qui nous paraît devoir tourner en vifs succès, car il est un des plus adorables causeurs que nous ayons jamais entendus. Toute clarté ! Toute lumière, cristal et roses ! Et une voix de violoncelle qui chante ! Il faut l'entendre parler, le mardi soir, qui est son jour de réception dans son appartement de la rue de Rome (on y voit un beau portrait de lui par Manet) où viennent tant de jeunes gens écrivains qui lui ont*

*reconnu une maîtrise : de Régner, Saint-Paul<sup>17</sup>, Mikhaël, Vielé-Griffin - et bien d'autres. Que de trouvailles alors, trouvailles de mots quand, par exemple, à propos de son ami Whistler, et de la salle des paons qu'il a peinte à Londres, il s'enthousiasme pour les princiers oiseaux dont la queue «est un buisson de pierreries». Trouvailles d'idées rares et étranges quand il parle une autre fois des affiches<sup>18</sup> qu'il adore, les affiches dont l'exemple devrait servir pour l'impression des livres : avec des lettres grasses qui s'imposent et entrent d'elles-mêmes dans les yeux, des italiques qui courent en chantant, des minuscules qui orchestrent l'ensemble et accompagnent comme un chœur. Ainsi la typographie nuancerait la pensée comme d'une sorte d'intonations imprimées. Tout cela trouvé, spontané, neuf, et dit à voix savoureuse, avec des gestes arrondis qui semblent unir contradictoirement des gestes de prédicateur et des gestes de danseuse. Mélange piquant de cette conversation et de tout l'art du poète, où il y a un côté bibelot et un côté «nature».*

*Il adore d'une part les jolis brimborions, les éventails où il trouve qu'on devrait écrire des vers qui ainsi se mêleraient à la vie. Il adore les vieux vases, les porcelaines, les vieux bahuts et les fleurs, ayant toujours sur sa table quelque mince bouquet mourant dans un verre d'eau. Et les mots eux-mêmes ne sont-ils pas pour lui comme des bibelots qu'il choisit avec soin et range dans ses courts poèmes comme sur des étagères ?*

*Le côté bibelot, c'est sa vie d'hiver à Paris; le côté «nature», c'est sa vie d'été à la campagne. Car Mallarmé raffole de la campagne ; il y court sitôt un congé ou les vacances au collègue Rollin, où il professe l'anglais. Car autrefois il habita Londres plusieurs années, et de ce séjour date sa connaissance de la langue anglaise, qui lui permit aussi de faire ses belles traductions de Poe. Après Londres, il habita Avignon, où naquit sa fille, cette charmante Geneviève qu'il adore et qui va l'accompagner dans son voyage de conférences en Belgique. Donc, il est un fervent de la campagne et passe tout son temps disponible de l'été à Valvins, près de Fontainebleau. Il y vit vraiment l'Après-Midi d'un Faune, un poème où il a peint ses sensations de nature. D'autres souvenirs de ses villégiatures apparaissent dans son œuvre, comme ce Nénuphar blanc qui le montre en ses manies de canotage : «J'avais beaucoup ramé d'un grand geste net et assoupi, les yeux au dedans fixés sur l'entier oublié d'aller, comme le rire de l'heure coulait alentour». Si méticuleux d'ailleurs, même pour ses plaisirs, que chaque printemps il va lui-même présider à la peinture et à la mise en état de ses yoles et canots.*

*Dans ce coin de la forêt de Fontainebleau, au bord de la Seine, il est lié avec toute une colonie d'artistes qui vivent là et se voient entre eux : Redon, qui est à Samoï ; Elémir Bourges, le romancier du Crépuscule des Dieux, ancien secrétaire du Gaulois, qui a profité d'un peu d'argent gagné en cette qualité pour aller vivre aux champs et préparer de nombreux livres...*

<sup>17</sup> Probablement le poète Saint-Pol Roux.

<sup>18</sup> Jules Chéret, le parrain du fils de Rodenbach, était un affichiste réputé.